

LE PASSÉ RECOMPOSÉ

La nuit avait été épouvantable, une fois de plus. Une alarme, des lueurs bleues intermittentes, des bruits de pas dans l'escalier, une course précipitée, une sonnerie dans le lointain. Puis des coups frappés violemment à une porte, des cris, des hurlements ; suivis d'un long silence de mort, de fin du monde. Après un certain temps, elle avait perçu des chuchotements, un grincement métallique lancinant. La porte de l'ascenseur s'était ouverte puis refermée dans un bruit sec. Ensuite, plus rien. La nuit, le noir, l'effroi.

Recroquevillée dans son lit, elle sait à présent qu'elle doit fuir cet endroit, partir sans se retourner. Brusquement, un coup frappé à sa porte vient heurter sa mémoire : elle se souvient de ce jour lointain où sa voisine de palier, cette veuve austère et peu amène qu'elle avait surnommée « Madame De », avait fait irruption chez elle et lui avait murmuré : « Mademoiselle, je suis venue vous avertir. Ne me demandez pas comment je suis au courant, mais vous devez partir au plus vite, vous éloigner de Paris ». Et, dans un claquement de talons, elle avait fait volte-face pour disparaître dans l'ombre du couloir.

Comme il arrive qu'un souvenir en éveille un autre, elle se remémore le vieux monsieur du deuxième étage si souvent croisé dans l'ascenseur, charmant, toujours tiré à quatre épingles, qui ne manquait jamais de la saluer d'un sourire en soulevant discrètement son chapeau. Depuis combien de temps ne l'a-t-elle pas vu ? Une semaine ? Un mois ? Disparu, lui aussi ?

Alors, dans son esprit confus, les éléments s'assemblent, la nécessité de la fuite s'impose, de même que l'évidence de sa destination. Où pourrait-elle être plus en sécurité que chez sa grand-mère où le chat ronronne au soleil, où la blanquette de veau mijote sur le poêle et où il est si doux de se serrer contre son opulente poitrine qui sent bon le savon de Marseille ? Si elle parvient à prendre son train ce soir, si le voyage se déroule bien, demain elle fêtera son anniversaire auprès d'elle.

Pour commencer, avant la longue route qui l'attend, elle va aller prendre un dernier repas au petit restaurant en bas de sa résidence. Elle sort de son appartement, prend l'ascenseur, sans croiser ni Madame De, ni le vieux monsieur. Au rez-de-chaussée, on vient l'accueillir pour la conduire aimablement à sa table. Il y a déjà longtemps qu'elle fréquente ce lieu, elle ne se rappelle même plus depuis quand ! Rapidement, la serveuse vient lui amener le repas. Elle prend le temps de regarder autour d'elle, reconnaît ici et là quelques habitués et des nouveaux visages qu'elle n'identifie pas. Tiens, la table à sa droite est libre... elle se demande où peut bien être cette charmante dame aux cheveux argentés avec qui elle a plusieurs fois eu l'occasion de discuter si agréablement. Madame Bernard ? Madame Bertrand ? Elle questionnerait bien la serveuse, mais cette dernière semble accaparée par un autre client. Qu'importe, il est plus que temps qu'elle rejoigne son appartement pour préparer son bagage et rejoindre à pied la gare par les rues ensoleillées de Paris.

Elle refait donc le chemin en sens inverse : le hall, l'ascenseur, le couloir, l'appartement à présent inondé par le soleil de la mi-juillet. Elle se dirige vers l'armoire et en sort une petite valise marron. Ne pas s'encombrer, prendre juste le nécessaire : quelques vêtements, ses économies et surtout son petit coffret en velours qu'elle extrait délicatement du fond d'un tiroir. A l'intérieur, une photographie en noir et blanc représente ses parents le jour de leur mariage. Sous le cadre, repose la croix de guerre de son père. Viennent ensuite une dizaine d'enveloppes jaunies, entourées d'un ruban rose fané. Ce sont les lettres de son fiancé postées depuis l'Alsace, où il lui parle d'amour, d'espérances, d'avenir ; mais nous sommes en juillet et il n'est toujours pas rentré ! Il faudra qu'elle pense à l'avertir de son départ et à lui donner les coordonnées de sa grand-mère... Tout au fond du coffret, sur le bois sombre, repose le dernier cadeau que lui a offert sa mère : la broche en tissu jaune, en forme d'étoile, qu'elle a porté sur ses manteaux, ses vestes, ses chemisiers,

toujours à gauche, près de son cœur, si souvent que la couleur s'en est ternie et que les bords se sont effilochés. Les mains tremblantes, elle remet ces traces de son passé dans le coffret, le cale dans la valise.

A travers les murs et le plancher lui parviennent des sons étouffés, des bruits de meubles déplacés et une musique en sourdine, un air qu'elle reconnaît mais dont les paroles lui échappent. Elle enfle son gilet, redécouvrant cet étrange tatouage sur son avant-bras gauche, cette succession de chiffres sans queue ni tête, même pas une date d'anniversaire ou un numéro de téléphone connus ! Elle empoigne sa valise et se dirige à petits pas vers sa porte quand celle-ci s'ouvre en grand, laissant pénétrer un flot de musique et une jeune femme toute de blanc vêtue qui s'avance vers elle. Son visage souriant lui rappelle vaguement quelqu'un, peut-être la serveuse du restaurant ? Cette presque inconnue lui saisit délicatement la main et lui dit d'une voix maternelle : « Et bien, madame Lévy, je vois que vous avez encore préparé votre valise ! Mais où comptiez-vous partir cette fois-ci ? Vous avez oublié quel jour nous sommes ! C'est le 17 juillet 2017, c'est votre anniversaire aujourd'hui : 95 ans, ça se fête ! Nous vous avons préparé un goûter. Tout le monde est là, votre fille, vos petits-enfants et tous les pensionnaires de l'EHPAD. Sauf Madame Bernard qui a dû être hospitalisée en urgence cette nuit. Vous avez été peut-être réveillée par les pompiers, ils ont fait un tel raffut ! Je sais que vous vous entendez bien toutes les deux mais ne vous inquiétez pas, rien de grave, elle sera de retour dans quelques jours. Allez, madame Lévy, venez avec moi, on va prendre l'ascenseur et je vous amène au réfectoire où tout le monde vous attend ».

Rassurée par ce visage vaguement familier, cette voix amicale et la douce chaleur de cette main sur son bras, Madame Lévy repose sa valise et se laisse guider. Elle ressent une grande paix et, sur l'air de cette musique lancinante, se met à fredonner « *joyeux anniversaire, joyeux anniversaire...* »